

Parallèle entre l'homéopathie et la thérapeutique rationnelle : présenté à la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles à propos de l'ouvrage de M. Porges: Carlsbad et ses eaux / par le docteur van den Corput.

Contributors

Corput, Bernard Édouard Henri Joseph van den, 1821-1908

Publication/Creation

[Bruxelles?] : [publisher not identified], [between 1860 and 1869?]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/va8azmv6>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

To the Clinical Society of London

Dr. Corput 4
Oct. 19

Critique bibliographique.

PARALLÈLE

ENTRE

HOMOEOPATHIE ET LA THÉRAPEUTIQUE RATIONNELLE

présenté à la Société des Sciences médicales et naturelles de Bruxelles

A PROPOS DE L'OUVRAGE DE M. PORGES :

CARLSBAD ET SES EAUX

PAR

LE DOCTEUR VAN DEN CORPUT.

Il est incontestable que la médecine ne doit, avant tout, sa supériorité à la science positive, à la découverte de moyens plus précis d'investigation ainsi qu'aux progrès de l'anatomie pathologique, et pas moins certain qu'une étude plus approfondie des moyens thérapeutiques a puissamment contribué à assurer ses succès.

pendant, parmi les diverses branches de connaissances qu'exige la pratique de la médecine, c'est cette dernière qui présente encore le plus d'incertitudes et chaque jour, donne lieu au plus grand nombre de controverses, lesquelles, si elles ne conduisent point au scepticisme, ont l'inconvénient de jeter au moins le doute dans certains esprits.

Quelle est la cause de cette indécision, et quel est le mot, de cette ignorance si générale en thérapeutique?

Il découle d'abord de ce que l'étude de cette science complexe exige la connaissance approfondie de toutes les forces qui exercent leur action variée à l'infini sur et par notre organisme; elle résulte ensuite de ce que la thérapeutique ou plutôt la pharmacodynamique ne repose point sur l'anatomie sur des faits immédiatement tangibles, mais sur des déductions tant de sérieuses études préliminaires qu'il ne faut pas souvent font défaut au praticien. C'est due enfin à ce que les données expérimentales, relatives à l'action des médicaments, ne peuvent se traduire en prescriptions qu'après qu'on les a scrupuleuse-

ment soumises au creuset de l'expérience, en constatant les effets spécifiques de ces substances par un nombre considérable d'observations répétées dans les diverses conditions si variables de l'économie animale.

C'est aussi en raison des difficultés de son étude, autant que des services qu'elle peut rendre, que la pharmacodynamique présente tant d'importance et que l'analyse des propriétés curatives des eaux minérales en particulier, offre un intérêt si puissant à cause de la diversité de leur composition et de la profusion avec laquelle la nature les a répandues sous la main de l'homme pour soulager ses misères.

L'étude de M. Porges, sur l'action physiologique des thermes de Carlsbad, par laquelle l'auteur cherche à déterminer les indications curatives de l'une des sources minérales les plus justement célèbres, tend à combler sous ce rapport une lacune véritable et constitue un travail essentiellement pratique. Car il ne suffit pas au praticien de diagnostiquer avec une rigoureuse exactitude, et tout n'est point dit pour lui, lorsque, déposant le stéthoscope ou la lentille amplifiante, il a établi avec plus ou moins d'habileté la nature des lésions qui caractérisent une maladie. Quelle que soit la mémoire qu'il déploie pour grouper magistralement les symptômes de celle-ci, sa science lui sera inutile s'il ne possède point l'art de guérir ou tout au moins de soulager son patient.

Or, c'est précisément cette partie es-

sentielle de la médecine, celle qui constitue la science des médicaments, dont l'application judicieuse est d'une impérieuse nécessité pour le médecin comme pour le malade, c'est cette branche, la plus féconde en succès aussi bien qu'en revers, suivant les connaissances du praticien, qui est restée la moins cultivée au milieu des progrès incessants de la médecine.

De nombreuses tentatives ont été faites, il est vrai, surtout en Allemagne, pour asseoir sur des données positives la thérapeutique, restée jusqu'à ce jour à l'état d'empirisme ; mais bien des années se passeront avant que les matériaux immenses rassemblés par des investigateurs patients aient pu être coordonnés et réduits en principes didactiques, car la principale difficulté dans un si vaste labeur sera de soumettre au criterium du vrai les faits présentés par tant de systèmes différents, et de trier le bon grain de l'ivraie. On ne peut toutefois se le dissimuler, si la thérapeutique n'est point encore parvenue au degré de certitude auquel elle peut et doit prétendre, c'est, non-seulement par suite de l'extrême difficulté de distinguer nettement l'action d'un médicament des innombrables circonstances qui peuvent en modifier à l'infini les effets, mais surtout parce que son étude exige une exquise sagacité, exempte de toute prévention et jointe à une connaissance profonde des nombreux phénomènes qui résultent de la collision des agents extérieurs avec l'économie animale.

Quelques investigateurs ont essayé, comme le dit l'auteur du livre qui nous occupe, de combiner les éléments chimique et chimico-vital, en cherchant à déduire l'action des eaux minérales des changements que l'analyse chimique démontre dans les différentes sécrétions. Cette voie est sans aucun doute l'une des plus rationnelles. Mais on est effrayé de ce que ces sortes de recherches doivent coûter de temps et de travail, lorsque l'on considère combien sont variables, dans le laboratoire si compliqué de l'organisme, les forces actives de l'individu et surtout les lésions plus ou moins générales ou limitées de la maladie, ainsi qu'une multitude de circonstances intercurrentes dont il faut tenir compte, telles que, par exemple, la quantité et la qualité des aliments, les modifications de l'impulsion nerveuse, les émotions morales, l'exercice musculaire et une foule d'autres circonstances qui modifient à l'infini l'action organique. On reconnaîtra

dès lors combien doivent être rares les intelligences capables d'embrasser une telle tâche.

Une voie nouvelle et beaucoup simple fut inaugurée dans ces derniers temps par Hahnemann ; c'est celle de la pharmacodynamie physiologique ou l'expérimentation des médicaments sur l'homme sain, voie dans laquelle se lancés avec ardeur les disciples créateurs de l'homœopathie.

C'est celle aussi qu'a suivie l'auteur du livre que nous examinons.

Mais ces recherches, purement spéculatives, n'ont eu et ne pouvaient avoir des résultats stériles, par la raison fondée entièrement sur des principes physiologiques, elles n'ont d'autre portée que de déterminer les prétendus effets de certaines substances infinitésimales de certaines substances vue d'adapter ces effets dans un but curatif aux symptômes analogues produits par la maladie. Or, de ce mode d'expérimentation des médicaments sur des organes fonctionnant dans leur parfaite intégrité, des effets produits par ces agents perturbateurs sur le sang normal, il est d'évidence que l'on ne peut conclure des modifications qu'ils apportent dans la circulation néoplastique de l'organisme malade non plus qu'aux changements qu'ils produisent dans le chimisme d'un sang anormal.

C'est pour ces raisons, avant tout nous ne pouvons admettre comme rationnel le plan adopté par l'auteur pour l'étude de l'action thérapeutique des thermales de Carlsbad, et que nous ne pouvons souscrire à ses expérimentations, quelque consciencieuses qu'elles puissent être, si elles n'ont une haute valeur qu'il leur attribue.

En effet, si l'invention, ou comme on veut l'appeler le génie, qui crée les méthodes, ne conduit le plus souvent qu'à des sophismes et à l'erreur, l'expérimentation sur cette pierre de touche de la certitude ne fournit, il est vrai, à la médecine ses bases les plus positives. Mais la difficulté est précisément d'établir ces bases d'une manière sûre. Ce n'est que de la rectitude de la méthode, de la rectitude des principes, de l'agencement fait de tous les éléments dont se compose une doctrine que dépend la validité des préceptes que l'on en déduit. Or, n'est-ce point par l'absence de ces notions fondamentales que pèchent la plupart des systèmes thérapeutiques et spécialement la doctrine de l'homœopathie ?

Nous savons, en outre, ce qu'il faut penser de ces expérimentations illu-

lesquelles se fonde la méthode des blables.

Pour tout praticien sincère et de bon sens (et ceci nous le disons entre nous), il est incontestable que l'hypothèse d'une action dynamique produite sur l'organisme par un malade par des doses infinitésimales d'un médicament insaisissable n'existe en réalité que dans l'imagination des adeptes d'un système dont les concepts échappent à la saine raison.

Nous admettons volontiers que dans le domaine de l'art il suffit de produire l'illusion et que le plus sûr moyen de s'emparer d'une foule est de dérouter son bon sens. En médecine, science sérieuse et sacrée, on apporte que l'esprit parvienne par l'observation concrète, par le stricte raisonnement, à la conformité des faits : *Scilicet ut res per artem fiat rebus par.*

En dehors de cette voie logique tout pour notre esprit erreur et obscurité. L'investigation médicale ne peut parvenir à une connaissance correcte de la nature qu'en s'aidant, non-seulement de l'expérience qui subit elle-même toutes les vicissitudes des idées préconçues, ou qui conduit à l'empirisme, mais en appelant à son aide les lumières de toutes les lois cosmiques, réunies en un puissant faisceau, qui, réunies en un puissant faisceau, éclairent le médecin, fidèle interprète de la nature, dans le sentier de la vérité. À l'inévitable nécessité, pour qui veut tirer avec fruit les phénomènes multiples de l'organisme, d'éviter tout esprit de système, en se défiant surtout des connaissances exclusives qui, prises pour guide, conduisent nécessairement à l'erreur. Pour cela, il est indispensable de recourir à la fois la connaissance de toutes les forces qui agissent comme facteurs de la vie animale et de ne dédaigner aucun des enseignements féconds que les sciences naturelles peuvent fournir à un observateur éclairé.

C'est que par une semblable alliance toutes les inductions qui découlent des faits de la nature que la science moderne oppose à la médecine purement expérimentale de l'antiquité ; c'est encore cela que la vraie doctrine médicale synthétique se montre si supérieure à l'homéopathie, qui ne reconnaît pour unique principe que l'induction fondée sur des observations illusoire ou empiriques et une interprétation abstraite des faits. La preuve de cette dernière assertion est fournie par l'ouvrage que nous lisons.

Il est expérimentalement admis qu'après les affections hypertrophiques du foie pour le traitement desquelles, en tant que l'on n'aît à combattre que ces engorgements si fréquents du parenchyme glandulaire, ou à lever l'obstacle veineux qui enraie la circulation abdominale, il est admis, disons-nous, que ce sont les affections goutteuses et uro-calculieuses qui éprouvent des eaux de Carlsbad les effets les plus salutaires.

Or, l'analogie chimico-pathologique qui existe, suivant nous, entre ces maladies, explique comment les eaux que nous venons de citer conviennent, ainsi que celles moins actives toutefois de Marienbad et de Tœplitz, dans des affections dont la diathèse urique constitue le principal élément pathogénique.

C'est, en effet, ce même principe qui se dépose, chez l'un, dans les articulations qu'il incruste de tophus, chez l'autre, dans les reins où il se concrète en graviers, ou qui, surchargeant le sang veineux de matériaux éliminatoires, obstrue en quelque sorte le libre cours de la veine-porte (*porta matorum*) et va déterminer chez le plus grand nombre les engorgements hémorrhoidaux et tout le cortège de troubles que détermine la pléthore veineuse abdominale.

Or, si nous en jugeons par l'action dissolvante qu'exerce, en dehors de l'économie animale, sur les concrétions uriques les sels alcalins que nous trouvons dans les eaux de Carlsbad, n'est-il pas naturel d'admettre que celles-ci empruntent à ces mêmes sels une action chimique analogue dans l'organisme vivant ?

Telle est, ce nous semble, la seule interprétation que, sans sortir du domaine des faits démontrables, l'on puisse donner des propriétés résolutives ou éliminatrices que manifestent d'une manière si remarquable les thermes de Carlsbad dans les affections dyscrasiques dont nous venons de parler.

Certains faits, qui pour nous ont une signification bien claire, viennent encore confirmer cette manière de voir. Ainsi, tandis que nous voyons les sels alcalins du Sprudel agir comme dissolvant énergique sur les produits uriques qu'ils délitent et entraînent hors de la circulation, nous remarquons, d'autre part, que ces mêmes eaux ne sont et ne peuvent être, comme nous l'enseignent *a priori* les lois de la chimie, d'aucune action analogue sur les concrétions à base calcaire. Or, n'est-il pas évident que si les effets engendrés par ces thermes étaient purement dynamiques, si

leur action, au lieu de s'exercer sur le sang ou sur les humeurs sécrétées, se portait directement sur les reins, n'est-il pas vrai, disons-nous, que cette même action dynamique, si tant était qu'elle fût assez puissante pour détruire des produits hétérogènes, se manifesterait aussi bien sur toute espèce de calcul, quelle que soit sa nature?

A moins de ne tenir aucun compte de l'évidence, à moins de n'admettre aucune démonstration objective touchant les causalités morbides, il nous semble bien difficile de considérer avec les partisans d'Hahnemann, les affections dont nous venons de parler et qui sont précisément celles dans lesquelles les théraxes de Carlsbad se montrent le plus efficaces, comme ne reconnaissant pour cause qu'une force sans matière, puisque la maladie elle-même est ici tout entière dans un substratum chimique qui se manifeste d'une manière irrécusable par un trouble dans la crase du sang, entraînant nécessairement celui des principaux organes d'émonction, le foie et les reins. Cette évidence est surtout manifeste dans les affections qui nous occupent et dont l'expression pathologique se résume, pour ainsi dire, en entier par l'accumulation dans le sang d'un produit dont les réactions sont aussi nettement tranchées que celles de l'acide urique.

Mais on ne peut, après tout, s'étonner qu'une doctrine médicale qui ne daigne admettre d'autres conditions de causalité morbide que la psore, et qui prétend arriver à la guérison des maladies en substituant les prétendus symptômes du remède à ceux du mal, ne se préoccupe ni de l'analyse scientifique ni des conditions nécessaires pour ramener la santé.

Il suffit aux partisans de cette doctrine, toute de croyance, d'avoir cru constater une analogie entre les effets supposés d'une dose insaisissable de médicament et les symptômes de telle ou telle maladie, pour que, dans la pensée que la substance médicamenteuse va spécifiquement agir sur l'organe malade, ils s'imaginent provoquer, par l'administration du remède semblable, des symptômes plus intenses que ceux de la maladie et détruire ainsi le mal spontané par le développement passager d'une maladie artificielle.

Comme on le voit, cette méthode thérapeutique, si elle ne satisfait que d'une façon médiocre les esprits positifs qui exigent avant tout des faits péremptoires et

des raisons solides, présente certains
hors séduisants, certaines allures fa-
uxquelles nous comprenons que puis-
se laisser entrainer quelques imaginat-
naïves, quelques enfants rêveurs de
science qu'il faut bien distinguer des
ploitants du métier.

C'est ce qui nous explique comment bonne foi, M. Porges pour parvenir à la connaissance des propriétés curatives des eaux de Carlsbad, a suivi la voie de l'expérimentation homœopathique, convaincu qu'il était, d'après ses propres expressions, « du néant des raisonnements scientifiques » qui prétendent expliquer les propriétés « de ces thermes par voie chimique, en » l'absence de fondement de cette autre « théorie » qui attribue à chacun des ingrédients « sa part d'action spéciale sur » le corps humain. »

Aussi, l'auteur, dans tout le cours son ouvrage, s'efforce-t-il de rester fidèle à sa bannière en récusant aux eaux mères, ainsi que, d'ailleurs, à tout moment quelque, toute action chimique dans l'évolution organique.

C'est pourquoi, à moins d'admettre ces opinions un revirement passager, retour intuitif à des idées plus saines, moins exclusives, nous ne pouvons comprendre comment dans l'introduction qui précède son livre, M. Porges ait convenir que, « si nous nous demandons » quelle est la nature de la série des phénomènes que détermine l'usage des capillaires, nous n'avons à indiquer d'autre raison que la modification physiologique qu'une modification chimisme qui se passe dans les vaisseaux capillaires. »

Certes, c'est là, sinon pas un aveu
mel, au moins une contradiction évidente
et cette contradiction n'est point la s
qui se rencontre dans le cours de son
vrage dont certains passages présentent
d'ailleurs, une prolixité fort obscure
à notre sens, résulte bien moins du n
ticisme propre aux écrivains allemands
que de celui de la doctrine elle-même
de l'incertitude où flottent et hésitent
fois les convictions de l'auteur.

Ainsi, tandis que, d'un côté, M. Po
avance « que l'effet des sources de Ca
bad, dans l'état ordinaire de l'organis
démontre sans réplique que pen
qu'on en fait usage, le système vein
éprouve exactement les mêmes mo
cations que celles qui caractérisen
dyserasie veineuse, » d'autre part
affirme que « c'est surtout dans une mo

cation graduelle et successive de l'organisme, et en y provoquant un état diamétralement opposé à la maladie antérieure, que se manifestent dans leur entier et dans toute leur pureté les effets de ce puissant agent. » Et, comme si l'auteur voulait mieux nous montrer qu'il est, à son insu, laissé entraîner par la force des principes qu'il prétend combattre, il insiste, dans un autre passage, sur l'analogie des symptômes physiologiques des eaux de Carlsbad avec ceux de la dysplasie veineuse, analogie qui prouve, après lui, que ces eaux affectent les mêmes organes et systèmes d'organes qui se trouvent habituellement affectés dans cette dysplasie ; mais il se garde d'analyser la cause intime, le *comment* de ces phénomènes et rejette bien loin, surtout, l'intervention de la chimie qui seule peut en donner une explication plausible.

Certes, nous ne voulons pas prétendre que les principes médicamenteux d'une eau minérale se comportent envers l'organisme vivant, ainsi que le feraient ces substances, directement ou isolément mises en contact avec les éléments de celui-ci. Mais autant il serait ridicule d'admettre qu'après l'ingestion d'une substance hétérogène, celle-ci arrive intégralement à la partie malade qu'elle doit attaquer et modifier, autant ce serait méconnaître les lois communes de la nature que de récuser les manifestations de celles-ci dans la matière vivante et de nier dans les fonctions de l'économie animale toute participation des forces chimiques inhérentes aux médicaments aussi bien qu'à tous les corps cosmiques.

Nous ne pouvons assez le répéter, s'il est, dans les phénomènes que déterminent certains agents sur l'organisme vivant, faire la part nécessaire de la réaction organique, il est également indispensable de tenir compte du rôle chimique qui est propre au plus grand nombre d'entre eux ; c'est en particulier dans la pharmacodynamie des eaux minérales que cette vérité se montre à l'évidence.

Les modifications que, d'après l'expression même de M. Porges, les eaux déterminent dans le *chimisme vivant*, et qui varient suivant la nature différente des sources, ne peuvent évidemment se rattacher qu'aux agents tenus en dissolution par ces eaux, agents qui, bien que ne s'y rencontrant parfois qu'en proportion très-faible, comme l'arsenic, l'iode, la lithine, ne laissent pas que d'agir d'une manière

très-appreciable sur l'organisme qui en reçoit l'influence pendant un temps plus ou moins prolongé.

De quelle nécessité est-il, d'ailleurs, de recourir à un dogme mystique, à une doctrine toute de spéculation, quand les données scientifiques suffisent à qui sait en faire une sage application, pour interpréter les faits d'une manière rationnelle ?

Pourquoi chercher dans d'insaisissables dilutions un principe *spécifique* ou *dynamique* capable d'exciter, comme le prétend M. Porges, le *principe autobiocratique* (!) de l'organe affecté, alors que les modifications apportées dans l'évolution organique découlent spontanément des effets connus et bien constatés de ces agents, alors encore que l'ensemble des phénomènes produits par telle ou telle eau minérale peut être calculé comme la résultante normale des agents complexes qui la constituent.

Nous n'admettons pas plus ce besoin inutile de créer des systèmes que nous ne comprenons comment, après les aveux en faveur des principes réellement scientifiques formulés par l'auteur dans différents passages de son livre, il s'élève contre ce qu'il appelle « les abstractions soi-disant chimiques et les absurdités qu'on a imaginées sur des propriétés et des forces » rattachées, on ne sait pourquoi ni comment, aux principes minéralisateurs des eaux !! »

Serait-ce que, dédaignant la lumière de l'évidence ou méprisant le jugement vulgaire, l'homœopathie, émule du *spiritisme*, aspire à dominer la raison humaine en la confondant par l'audace de l'imposture ? — S'il en était ainsi, cette doctrine subversive trouverait en elle-même la meilleure et la plus saine application de son fameux axiome : *Similia similibus curantur*, et il ne faudrait plus désespérer de la voir bientôt, par ses absurdités même, rendue à la raison.

Quoi qu'il en soit, de l'étrangeté des principes auxquels s'est rallié l'auteur du livre qui nous occupe, et quelque discutables que soient en général les opinions qu'il professe, nous ne pouvons contester à M. Porges, en même temps que beaucoup de tact pratique, des connaissances très-étendues, dont il pourrait, à notre avis, tirer meilleur parti.

Après avoir exposé dans un premier chapitre les observations touchant ses expérimentations physiologiques, l'auteur aborde la discussion des bases étiologiques de l'action des eaux de Carlsbad, qui consti-

tue la seconde partie de son ouvrage. Passant en revue les principales dyscrasies, il émet sur cet important sujet des idées neuves et originales et considérant l'état veineux comme le résultat d'une perversion de l'acte vital de l'animalisation, il le regarde avec raison comme la cause principale des maladies sur lesquelles les thermes de Carlsbad exercent l'action la plus manifeste.

Dans le chapitre troisième, il étudie dans leur ordre anatomo-pathologique et d'une manière détaillée les principaux symptômes que déterminent les thermes de Carlsbad, tant chez les individus en bonne santé que chez les malades. C'est de l'observation de ces symptômes et des sensations générales résultant de l'administration des eaux du Sprudel, qu'il cherche ensuite à déduire les formes morbides dans lesquelles ces sources sont curatives.

Bien que renfermant des appréciations extra-scientifiques, qui, au point de vue des doctrines, sont, comme nous l'avons vu, radicalement insoutenables, cette partie essentielle du livre de M. Porges mérite néanmoins une sérieuse attention par les observations et surtout par les réflexions utiles que celles-ci font naître. Cependant on regrette, à côté de quelques idées fécondes et de certaines vues ingénieuses, de rencontrer une abondance exagérée de détails dont il est parfois difficile aux esprits profanes de saisir la portée et qui vont jusqu'à la puérilité. Tels sont, par exemple, les sensations d'une toile d'araignée sur la pommette droite, avec besoin incessant de se frotter; les tranchées dans l'os zygomatique; les tiraillements dans les racines des molaires supérieures; le désir de manger du pain noir; l'anxiété dans le soin des affaires du ménage, et autres phénomènes tout aussi insolites, dont nous avouons ne guère comprendre ni la valeur semeiotique, ni moins encore les indications curatives.

Aussi quels que puissent être le mérite intrinsèque des recherches auxquelles M. Porges s'est livré et le soin méticuleux qu'il a montré à noter les effets résultant du conflit des eaux de Carlsbad avec l'organisme sain ou malade, nous ne pouvons admettre que ses études aboutissent à un résultat vraiment utile, par la raison qu'elles reposent, comme nous l'avons démontré, sur des prémisses fausses.

Tout en rendant hommage au talent dont l'auteur fait preuve dans l'étude théra-

peutique des eaux de Carlsbad, au point de vue spécial où il s'est placé, nous ne pouvons nous ranger à ses opinions exclusives, ni moins encore partager le scepticisme avec lequel il dénie toute puissance chimique aux éléments minéralisateurs des eaux médicamenteuses naturelles.

Les changements profonds que nous voyons survenir dans la nutrition et l'influence de certaines eaux minérales, particulièrement de celles de Carlsbad, les modifications que l'analyse démontre après leur administration dans la constitution des différents produits d'excrétion, la dissolution de certains plasma, la coagulation de différents exsudats pathologiques ne nous montrent-ils pas à l'évidence que c'est bien à l'action bio-chimique des principes minéralisateurs entraînés par les sources que celles-ci empruntent les propriétés spéciales qui les caractérisent et les différencient de l'eau pure?

Sans doute il serait absurde de vouloir faire de la chimie le criterium unique de la balnéothérapie, la loi suprême de la pharmacodynamie; mais il ne l'est pas moins de prétendre imposer à l'art de guérir une doctrine exclusive quelconque que celle-ci s'appelle homéopathie, humanisme ou animisme, toutes ces théories comme celles des mécaniciens ou des prétendus physiologistes, mènent fatalement à un faux esprit de système, dont certains points peuvent être vrais, mais dont les déductions deviennent erronées dès l'instant que l'on en veut faire une application générale.

Ce que l'on ne peut au contraire nier, c'est l'intervention des forces chimiques dans la plupart des phénomènes de la vie animale; c'est qu'il existe entre les *ingesta* et les *excreta*, ces deux termes extrêmes de l'expression animale, des relations directes, évidentes, mathématiques, que pour le médecin capable de s'en rendre compte, démontrent d'une manière irréfutable le rôle important que jouent les forces chimiques dans l'évolution organique. Cette vérité nous semble avoir été complètement méconnue par M. Porges, qui, en cela, a subi l'influence d'une doctrine contraire parfois à ses convictions intimes, puisqu'il reconnaît que c'est aux investigations de l'anatomie, de la chimie et de la physique que la physiologie moderne doit ses véritables bases rationnelles, et que, d'un autre côté, il admet que l'on puisse attaquer chez Hahnemann comme vices dogmatiques, la dynamisation

des médicaments et le dynamisme exagéré
sur lesquels repose son système. Ces
opinions, en même temps qu'ils attes-
tent la bonne foi et l'esprit éclairé de l'au-
teur.

Notre conviction à cet égard repose sur-
tout sur les vues riches en déductions fé-

condes et sur les idées savantes qui se
trouvent répandues à profusion dans son
livre.

C'est en considération de ces circons-
tances, comme aussi eu égard aux autres
travaux par lesquels M. Porges s'est déjà
fait connaître du monde médical, que nous
vous proposons, Messieurs, de lui voter des
remercements et d'inscrire son nom sur la
liste des aspirants au titre de membre
correspondant.

Personne ne demandant la parole, les conclusions du rapport sont mises aux
voix et adoptées.

Extr. du Journal publié par la Société des Sciences méd. et nat. de Bruxelles.)

condes et sur les lacs, et par les
trouvés à l'occasion d'une promenade
dans le pays.
— C'est en cette occasion que les
lacs, comme nous en avons vu
traverser par le général M. de la Roche
sont connus de nous, et nous
avons pu nous en rendre compte, de l'autre
côté de la rivière, et de l'autre
côté de la rivière, au lieu de nous
en rendre compte.

Il est à remarquer que les
lacs, comme nous en avons vu
traverser par le général M. de la Roche
sont connus de nous, et nous
avons pu nous en rendre compte, de l'autre
côté de la rivière, et de l'autre
côté de la rivière, au lieu de nous
en rendre compte.

Une autre circonstance de la parole, les conclusions du rapport sont les suivantes :

Le Journal paraitra le 15 et le 20 de la semaine.